

A propos de « Être sur terre, et ce que j'en retiens » :

Les acolytes alcooliques

Alexandre Lacroix est, dans la génération des jeunes romanciers, quelqu'un avec qui il faudra compter. Il avait publié il y a trois ans un premier livre justement remarqué, « Premières volontés ». Il revient cet automne avec un roman, « Etre sur terre, et ce que j'en retiens » et un bref essai consacré à l'expérience de l'ivresse en littérature.

Deux amis se retrouvent pour une étrange soirée. Une vieille complicité les lie. Dès l'adolescence, ils ont passé des heures à boire et à bavarder. Ils ont soif des mots qu'ils dévident et qu'ils tressent, soif aussi de breuvages tourbés.

Ce ne sont pas des héros et ils appartiennent pleinement à leur époque. Le plus assoiffé de paroles et d'introspections lyriques, c'est Baptiste, l'étudiant, le thésard. L'autre, Francis, est plus rude, plus engagé dans l'action et comme rétif aux interminables parlottes nocturnes. La relation de leur dîner forme l'ossature du roman. Comme sur une scène, les deux amis dialoguent. Dix ans plus tôt, au-dessus d'une plage du sultanat d'Oman, leur vie a basculé. Dans la lumière aveuglante, sur une falaise qui domine une anse envahie de tortues, au paroxysme d'une pulsion gratuite, ils ont tué, ils ont précipité dans le vide leur camarade Rodolphe qui partageait leurs vacances de tous jeunes bacheliers. Inquiétés, ils sont restés libres, ils ont traversé le temps, chacun de son côté ils ont multiplié les expériences sans cesser d'être liés par le souvenir de ce meurtre et sa chape de secret. C'est qu'ils constituent une sorte de couple, incapables qu'ils sont de vivre l'un sans l'autre, un couple scellé dans le sang d'un crime et la fournaise d'Oman. « *Un mort a grandi entre nous* », dit Baptiste. « *D'abord, il nous réveillait la nuit par ses pleurs et ses cris. Et nous devons nous relever. Et il fallait nourrir le mort.* »

Le dîner de prescription vient boucler dix années d'errances, d'ivresses et de divagations diverses. Alexandre Lacroix nous fait entrer dans le passé de ses personnages que l'on suit au gré de leurs déambulations parisiennes, de leurs études, de leurs séductions, de leurs vertiges, de leurs nausées. En cela le roman est le miroir des années 90, d'une époque que ne soulève aucun idéal, d'une génération qui refait le monde dans un déluge de mots et de verres, dans la nuit glauque des petits bistrots de quartier et des chambres à l'air confiné où l'on mène d'improbables introspections.

Le ton est toujours d'une grande pertinence, sans doute parce qu'à sa manière le romancier est un fils de cette génération dont il sait exorciser les poisons.

Mais le roman – et c'est là sa réussite – ne se limite pas aux échanges des compères. Il comporte toute une diversité de fragments et de voix, il s'épanouit en une polyphonie qui rassemble des éléments aussi variés que des extraits de journal intime, les comptes rendus d'une analyse, des passages plus ludiques, de courts textes qui ont la fulgurance du poème. D'autres horizons, d'autres milieux, d'autres explorations s'ouvrent : on est dans le Sud sur les lieux d'un tournage qui vire à l'orgie, en Bourgogne dans un château glacial où se pratiquent d'étranges rites charnels, ou encore au dernier étage de la tour de Totalfino dans le bureau d'un certain Monsieur Tanguy Desmarquet. Toute ressemblance...

Dans cette exploration réaliste et lucide d'une génération et d'une époque, Alexandre Lacroix fait montre d'une belle virtuosité. Le pari romanesque de son dîner de prescription au bord du gouffre joue pleinement, on l'accepte et l'intérêt du livre ne faiblit jamais. Les voix, les tons s'enchaînent, les deux destins du duo d'Oman

s'imposent, on les accompagne et on les reconnaît. Surtout, ce qui fait que l'on ne quitte plus ce roman dès que l'on s'est attablé en compagnie des dîneurs crépusculaires, c'est son rythme : la construction du récit, la phrase, l'orchestration des différentes voix, le ton, tout est juste et vif. Alexandre Lacroix est un écrivain : la chose mérite d'être dite et saluée !

Philippe Le Guillou, *Le Figaro Littéraire*, 25 octobre 2001